

Alfredo Ferrarin, *Hegel interprete di Aristotele*, ETS Editrice Pisa, 1990, 254 pages.

Mylène Dufour

Volume 21, numéro 2, automne 1994

Les femmes et la société nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027298ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027298ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dufour, M. (1994). Compte rendu de [Alfredo Ferrarin, *Hegel interprete di Aristotele*, ETS Editrice Pisa, 1990, 254 pages.] *Philosophiques*, 21(2), 617–620. <https://doi.org/10.7202/027298ar>

C O M P T E R E N D U S

Alfredo Ferrarin, Hegel interprete di Aristotele,
ETS Editrice Pisa, 1990, 254 pages.

par **Mylène Dufour**

Il nous faut saluer quiconque s'intéresse au rapprochement de Hegel et d'Aristote, ne serait-ce que pour les exigences de la comparaison. Nombreux sont les philosophes qui ont posé la fécondité d'un tel rapprochement, mais peu se sont engagés véritablement dans la démarche analytique nécessaire. C'est bien cette lacune que cherche à combler ce jeune auteur italien, qui présente ici le projet ambitieux d'analyser non seulement l'interprétation par Hegel des notions aristotéliennes, mais d'en mesurer l'influence à l'intérieur même de son œuvre systématique. Cela constitue, selon Ferrarin, l'originalité de son propos par rapport aux études existantes (p. 18), qui tient, comme on le voit, davantage dans sa forme que dans son contenu. Il s'agit, rien de moins, de la notion d'*energeia*, que Hegel traduit par *Tätigkeit* et qu'il interprète suivant son propre concept de subjectivité. Le caractère central de cette notion, chez Aristote comme chez Hegel, est pour tous évident; et l'auteur se propose néanmoins de l'examiner « en détail » – manière qu'il porte aussi au compte de l'originalité de son travail par contraste avec l'ensemble des études qui ont porté, selon lui, sur la notion d'*energeia* « en général » (p. 18) – et en chacune de ses manifestations particulières. Il suivra l'ordre des *Leçons (Métaphysique, Physique, De anima, Éthique à Nicomaque)* avec pour fil conducteur ce qui fait d'Aristote, pour Hegel, le philosophe de la subjectivité, de la *Vereinigungsphilosophie*, par opposition à la philosophie de la réflexion et de la séparation, c'est-à-dire l'activité productrice d'elle-même, par laquelle sont unis l'esprit absolu infini et l'esprit humain fini.

L'ensemble de l'ouvrage, cependant, est marqué par l'indécision de l'auteur quant à son intention première : d'un côté, les tout premiers mots de Ferrarin affirment la « profonde affinité spéculative entre Hegel et Aristote » (p. 15), ce qu'il effectue en prenant à témoin une série de philosophes; d'un autre côté, dans la partie introductive comme dans le corps de l'ouvrage, il accuse plutôt la partialité de Hegel et les « erreurs » ou les déformations de son interprétation, qu'il dispulce ensuite par des moyens détournés, soit en affirmant simplement la subordination de l'interprétation au projet systématique de Hegel, soit en s'appuyant, d'une manière étonnante, sur des arguments philologiques (p. 19, 29, 41-43). On ne voit pas, dès lors, comment cette

« affinité spéculative », posée par Hegel lui-même, pourra se vérifier « pour nous ».

L'argument philologique, et sa prédominance au cœur même de son propos (l'interprétation hégélienne comme activité productrice d'elle-même), est bien ce qui constitue, à mes yeux, la particularité de cet ouvrage. L'auteur se montre très soucieux – et cela est tout à son crédit – de remplir les exigences de l'historiographie actuelle. Il a fait l'école de W. Kern, auquel on doit, entre autres, la présentation de la traduction du *De anima* (ch. 4 et 5), traduction qui remonte à la période de Iéna. On peut apprécier l'élargissement du corpus concernant l'interprétation d'Aristote intégrant les cahiers des élèves (p. 16, 96 [n. 17], et *passim*), ses efforts pour déterminer l'époque à laquelle remonte l'étude d'Aristote (p. 16) et le niveau de connaissance du grec de Hegel (p. 42, n. 12). On peut prendre connaissance également de la constitution des *Leçons* : d'abord, des différents cours sur lesquels elles ont été constituées (p. 87-88), accentuant les destinations et les époques de ces cours; ensuite, du premier éditeur des *Leçons*, qui est intervenu directement dans cette constitution, sans laisser de trace, à l'emportement général, formant ainsi ce que nous pourrions appeler « le cas Michelet » (p. 23-26). Enfin, Ferrarin rappelle que Hegel ne possédait pas tous les auxiliaires (éditions, traductions, commentaires, index, bibliographie) que nous possédons aujourd'hui, ni ne pouvait bénéficier de l'approche génétique de Jaeger (p. 50). En ce sens, la distance historique qui nous sépare de Hegel, comme interprète d'Aristote, nous accorde, semble-t-il, une meilleure vue. Il rappelle également, à la suite de Garniron, que l'édition d'Aristote, sur laquelle Hegel travaillait (Érasme), n'est pas celles que nous utilisons aujourd'hui (Jaeger, Ross), et qu'il y a entre elles quelques différences appréciables.

On ne peut que prendre au sérieux l'ensemble de ces éléments. Cependant, Ferrarin fait jouer à l'un d'entre eux un rôle presque exclusif dans son argumentation, c'est-à-dire que l'argument philologique n'est pas soutenu, ou plutôt ne soutient pas, l'argument philosophique. Il s'agit du rôle joué par l'édition d'Érasme dans l'interprétation hégélienne : Hegel, notamment dans son interprétation de la *Métaphysique* (Lambda 7 et 9) aurait été induit en erreur par l'édition d'Érasme, que, pour sa part, il traduirait « correctement ». On peut mesurer l'importance accordée par Ferrarin à cet argument philologique par la fréquence de son apparition (p. 45, 47-48, 50, 135, 190) et ce qu'il prétend expliquer. Selon l'auteur, l'argument philologique, à lui seul, serait en mesure d'expliquer pourquoi Hegel interprète l'intellect aristotélicien comme *activité productrice*, et la pensée de la pensée (*noêsis noêseôs*) comme *immanente à l'esprit fini* (p. 135). Les erreurs de l'interprétation hégélienne, relevées par Aubenque dans son article intitulé « Hegel et Aristote » (1974), ne seraient pas véritablement à mettre sur le compte de Hegel, mais de l'édition elle-même. Hegel aurait été « fourvoyé (*fuorviato*) par le texte établi par Érasme » (p. 190). Et Monsieur Aubenque est prié d'en prendre note (p. 50).

Cependant, malgré l'importance accordée à l'argument philologique, celui-ci n'est pas du tout développé : contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, il n'y a pas de comparaison systématique entre l'édition d'Érasme et celle de Jaeger, utilisée par l'auteur. Bien loin d'être systématique, Ferrarin se contente de nous présenter deux courts passages de la *Métaphysique* :

1072a24-25 (p. 44-45) et 1072b23 (p. 47-48). De plus, la présentation de ces passages se réduit à fournir le texte grec des deux éditions, sans même présenter leur traduction respective; on ne trouvera pas non plus d'analyse syntaxique qui nous permettrait de saisir quel mot, selon Ferrarin, fait défaut ou déforme. Car le texte grec est difficile, et aujourd'hui même tous les traducteurs ne suivent pas une lecture identique à celle de Jaeger. Les variantes sont nombreuses, comme le rappelle Tricot, qui a choisi plutôt de suivre, concernant 1072a24-25, la lecture de Ross (Tricot, 1986, p. 675). Les conclusions, que tire l'auteur, sont loin d'être évidentes, et il faut avoir la foi pour affirmer qu'en raison du texte d'Érasme, « Hegel identifie Dieu avec le premier ciel éternel, et celui-ci avec la raison qui se meut circulairement en elle-même » (p. 45). Que fait Ferrarin de la glose « *das Kuglichte* », « ce qui est sphérique », ajoutée par Hegel, et qui ne peut certes pas être intégrée dans la traduction exacte de l'édition d'Érasme ?

L'insuffisance de l'argument philologique pour expliquer l'interprétation hégélienne apparaît ici clairement. Il ne peut être présenté indépendamment d'un argument philosophique. En outre, on ne peut que constater la faiblesse interne de l'argument de Ferrarin : car, outre la pauvreté de l'analyse, il reste encore à s'assurer, premièrement, qu'il s'agit bien de l'édition d'Érasme de 1531 et non pas celle de 1550, comme l'affirme Garniron (*Leçons*, tome 3, 1972, p. 615); deuxièmement, si Hegel avait en sa possession d'autres éditions, comme le croit Garniron (*ibid.* p. 616 : celle de J. Th. Buhle (1791), et celles de Casaubon (1607) et de Sylburgiana (1584) avec une probabilité plus ou moins grande), il faudrait dès lors s'assurer qu'elles comportent les mêmes erreurs; troisièmement, à la suite de la comparaison systématique des éditions d'Érasme et de Jaeger, il faudrait encore, par opposition, rendre compte de tous les lieux, interprétés par Hegel, où les deux éditions sont identiques.

Pour terminer, l'ouvrage de Ferrarin souffre d'une grande absence, qu'on ne peut passer sous silence : la littérature « aristotélisante » et, au premier chef, les traductions elles-mêmes de l'œuvre d'Aristote, qui sont souvent différentes l'une de l'autre, suivant leur tradition philosophique. Cette absence mine la réalisation de son projet initial qui est, je le rappelle, de montrer « l'affinité spéculative de Hegel et d'Aristote ». La voie privilégiée, en vue de cette réalisation, est d'examiner comment Hegel traduit et interprète les notions aristotéliennes dans les *Leçons*, et, ensuite, comment ces notions réapparaissent dans son œuvre systématique. Mais s'il existe, de fait, une « affinité spéculative » entre nos deux philosophes, il faut aussi pouvoir reconnaître la provenance de l'héritage *chez Aristote*. Cette provenance doit pouvoir être reconnue aussi *par des aristotélisants*. Et pour connaître l'assimilation des notions aristotéliennes dans l'œuvre de Hegel, il faut déjà bien les connaître chez Aristote. Or, elles sont, chez Aristote même, l'objet d'interprétations différentes qui ne sont certes pas sans présupposé, fût-il thomiste ou kantien. Il apparaît évident que s'il y a « affinité spéculative », elle ne pourra s'imposer que par la confrontation de l'interprétation hégélienne avec celle qui prédomine actuellement chez les aristotélisants. Et cette activité est d'abord philosophique. Ainsi, concernant le projet particulier de Ferrarin, qui tentait d'expliquer en quoi Aristote est, pour Hegel, le philosophe de la subjectivité et de la *Vereinigungsphilosophie*, on ne peut rendre compte du passage de la

réceptivité à la productivité de l'*eidōs*, dans l'interprétation hégélienne, qu'en intégrant, entre autres, l'analyse du phénomène sensitif chez Aristote, afin de suivre le fil de sa réapparition dans l'œuvre systématique de Hegel. Ferrarin, malheureusement, accorde un peu trop d'attention à l'édition d'Érasme et pas assez à ce que dit Hegel lui-même à propos de la sensation chez Aristote : contrairement à ce qu'affirme l'auteur, la sensation est bien, pour Hegel, une forme de l'identité « vivante », l'*Aufhebung* de la séparation du sujet et de l'objet. Ferrarin affirme, et sous la forme d'une citation, que cette *Aufhebung*, désignant la sensation, « est une réflexion ultérieure » (p. 112). Or Hegel, dans le passage cité (Suhrkamp, *Werke* 19, p. 211), dit exactement l'inverse : ce qui revient à la « réflexion ultérieure », c'est non pas l'identité « vivante » du sujet et de l'objet, mais leur séparation.

UFR de Philosophie

Université de Paris I (Panthéon - Sorbonne)

